

Amer Drieu

La littérature, un amour trop bavard

● ● ● **Gérard Joulé**, *Epalinges*
Ecrivain et traducteur

Pierre Drieu la Rochelle,
Romans, récits, nouvelles,
Paris, Gallimard,
Bibliothèque de la
Pléiade 2012, 1936 p.

Ce n'est pas la politique qui fut la tentation majeure des intellectuels français de l'entre-deux-guerres, mais l'action. L'action a quelque chose de romantique que la politique, qui gouverne et administre, n'a pas : l'action révolutionnaire ou contre-révolutionnaire (selon le sens que l'on prête à ces mots qui ont parfois tendance à changer brusquement de camp). Quoiqu'il en soit, pour un intellectuel, l'homme d'action qui se bat aux côtés de ses frères de lutte pour une même cause rêvée ou réelle - libération ou restauration souhaitée - s'oppose à l'homme de cabinet. Ecrire peut-être, mais après le combat et pour raconter son combat. Que raconter avant de s'être battu ? Comment peindre la vie avant de l'avoir vécue ?

Drieu était fils de la guerre, comme Bernanos et Montherlant. La paix a tué ces hommes que la guerre avait faits. Il leur manquera toujours cet alcool. Que faire en temps de paix ? Qu'est-ce qu'un bonheur sans grandeur ? Le métier d'écrivain a toujours quelque peu dégoûté un homme comme Drieu. L'homme est fait pour une aventure plus haute, plus grande. Il est fait pour le sacrifice. Or quel plus grand sacrifice que la guerre ?

Le bonheur étincelant de Stendhal comme le malheur viril et luciférien de Baudelaire, les hommes de la génération de Drieu ne pouvaient plus les goûter. Ils arrivaient trop tard. Aragon devint

communiste. Bernanos né catholique et monarchiste le demeura et combattit longtemps la République aux côtés de Maurras. Montherlant resta apolitique, tout en exaltant la grandeur partout où il la voyait, notamment chez le prêtre et le soldat, ces êtres séparés et dont la vocation est le sacrifice. Drieu alla dans toutes les directions, voulant embrasser tous les contraires.

A vingt ans, il se mit sur la même ligne de départ que Montherlant, Bernanos, Aragon ou Malraux, ses frères en littérature, tous plus ou moins fils de Barrès. C'est pour être lu par eux avant tout qu'il écrivit, et c'est eux qu'il lut en priorité.

Refus de l'homme nouveau

Nietzsche avait vu mourir Dieu. Je ne parle pas du dieu des philosophes. Celui-là n'a aucune existence et aucun intérêt. Je parle du vrai Dieu, celui d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et de Pascal. C'est celui-là et celui-là seul qui intéressait Nietzsche. Drieu, lui, voit disparaître l'homme ancien que Baudelaire définissait comme prêtre, guerrier et poète.

L'avènement de l'homme nouveau, his-trion et consommateur, l'épouvante et le dégoûte. Il refuse de s'éterniser dans

un monde de marchands, où l'honneur et la grandeur n'ont plus leur place.

En attendant de mourir, il aime les femmes, les livres, l'amitié. Il aime même sa patrie et veut la sauver. En vain. (Il avait très tôt pris la *mesure de la France*, titre d'un de ses premiers essais.) Longtemps ses romans nonchalants et sensuels nous avaient déguisé son véritable visage, et je n'ai pas toujours eu beaucoup de sympathie pour le personnel d'oisifs et d'hommes couverts de femmes qui s'y ébat. Mais il me semble mieux comprendre pourquoi Drieu s'est fait le peintre d'une société condamnée.

Drieu était sorti lui-même de cette bourgeoisie rêveuse. Il avait vécu, comme Montherlant et tant d'autres, de la vie la plus raffinée et la plus intellectuelle. Il aimait l'Art nouveau, fréquentait les salons, goûtait le plaisir et faisait souffrir les femmes. Il oscillait entre Maurras et les surréalistes, et parlait avec générosité et clairvoyance de tous ses maîtres et de tous ses frères en littérature (le nombre d'écrivains français de premier ordre entre les deux guerres est stupéfiant). Et s'il découvrit qu'il y a mieux à faire et mieux à être qu'un homme de lettres, il tint néanmoins par toutes ses fibres à cet univers qu'il rejetait.

Drieu était un homme double (quel homme ne l'est pas ?), mi-prophète, mi-dandy, et c'est contre lui-même qu'il écrivit : « Il faut en finir avec l'homme divisé », sans se douter - ou en le sachant probablement - que cette division est le propre de l'homme et qu'elle n'est surmontable que sur un plan politique. Il fut le représentant type d'une génération perdue qui s'enivre de sa perte, censeur d'une société sans force et sans foi.

Personnage de l'entre deux, intellectuel jusqu'au bout (ou presque), avec des velléités du côté de l'action, il garda cette lucidité amère qui ne le quittera pas. Toujours amer, certes, et de plus en plus, mais merveilleusement lucide et d'une étonnante propension à deviner l'échec possible, voire à le provoquer tant la réussite le dégoûtait. Mais deviner n'empêche pas d'agir. Et ne pas espérer n'empêche pas d'entreprendre.

Mieux vaut partir

C'est parce qu'il ne supportait pas l'idée de se réfugier dans le silence de Paris, le silence de la France, qu'il s'est mis à écrire son *Journal* après 1940, et encore avec quels remords ! « Je n'ai écrit, dit-il, ce journal que par paresse, pour ne pas faire autre chose, des œuvres de taille et de poids. Le journal, c'est la lâcheté de l'écrivain. » Il est pourtant des journaux qui se laissent plus aisément lire que des œuvres de poids, car il y a une paresse aussi bien chez le lecteur que chez l'auteur.

Drieu a cherché à approfondir la liaison entre la nation, l'Europe, la révolution et le socialisme qui le hantait depuis sa jeunesse. Il est bien entendu que l'Europe et la France de Drieu sont, comme pour Nietzsche, des entités spirituelles et métaphysiques et non des réalités économiques et marchandes.

Six jours avant sa première tentative de suicide, Drieu écrit : « Le temps de la littérature est fini. Le totalitarisme final ramassera les morceaux de l'homme et les broiera dans un ciment ultime. Pour rien au monde je ne voudrais être traité en littérateur irresponsable. Je veux mourir parce que la France que j'ai aimée est finie et que l'Europe ne se

fera pas. Je suis dans un plan philosophique, religieux, métaphysique. J'ai eu le temps de me vouer assez sérieusement à la sainte science de l'Inde et en un sens, comme je n'ai pas une grande disposition mystique ni de grandes facultés métaphysiques, il vaut mieux pour moi partir au moment où je suis de par les circonstances au plus haut de l'enchantement. Peut-être serais-je retombé dans mes flottements et mes errements. Je suis encore susceptible de tentations.

» En dehors de ma foi védantique,¹ j'ai toujours pensé que de mourir à cinquante ans était le bon moment, avant de commencer à être diminué par la maladie et la vieillesse (j'ai une aortite, de l'urée, des crises de sciatique et des hémorroïdes, je perds la mémoire). Avant d'entrer dans ce temps où l'on se rattache à la vie avec l'avarice du vieillard. Je voudrais ne plus écrire, ne vivre que pour la méditation et la retraite. La littérature est devenue du bavardage. Chacun se raconte, raconte ses expériences. Plus rien n'est construit. Ça n'a pas plus d'intérêt que le journalisme. Enfin tout est bien et je serai heureux de mourir en pleine conscience de mon plein choix, en homme. »

Confession ultime

Après deux tentatives de suicide, Drieu se donna la mort dans la nuit du 15 mars 1945. Sa confession, il l'écrivit dans l'un de ses plus beaux textes, *Récit secret*, dans lequel il décrit le dernier jour d'un homme qui va manger la mort et qui renvoie à l'un de ses écrits antérieurs, *Le feu follet*, qui dépeint la même situation, si prémonitoire. On y trouve son mépris, son détachement, sa fidélité.

Sa vie fut une école de camaraderie, d'élégance et de malheur. Il ne semble pas que les femmes l'aient rendu très heureux, bien que certaines semblent lui avoir été très attachées. Comme Baudelaire, il cherchait à leur échapper. Peut-être pour pouvoir atteindre ses altitudes védantiques qu'il n'était pas sûr de pouvoir escalader par ses propres moyens.

La fraternité de frères d'armes était son vrai pays, car il n'avait pas oublié la Comédie de Charleroi. Et il se tua pour sauver son âme. Mishima connaîtra un destin analogue.

Drieu avait, à la fin de sa brève existence, prit ses distances vis-à-vis de la société, du christianisme, de la politique, de l'histoire, de l'Occident et même de l'humanité. Il marchait sur les traces de Guénon et cherchait la vérité en Orient, derrière le voile des apparences et de l'agitation fiévreuse et désordonnée des gens de notre race. Il n'est pas sûr que l'Orient soit resté fidèle à sa vocation de sagesse et d'immobilité.

G. J.

1 • « Relatif au *Vedanta*, l'interprétation philosophique des *védas* (tradition ancestrale hindoue) qui prône un monisme reposant sur la notion de l'unité du moi individuel et du soi universel, constituant la seule réalité spirituelle » (définition du centre national de ressources textuelles et lexicales, Nancy). (n.d.l.r.)